

Inna de Yard

The soul of Jamaica



un film de
Peter Webber

Borsalino Productions présente

Inna de Yard

un film de
Peter Webber

France – 1h39 – 2019 – Scope – 5.1

AU CINÉMA LE 10 JUILLET

**NOUVEL ALBUM : LE 12 AVRIL
CONCERT À L'OLYMPIA : LE 15 JUIN**

DISTRIBUTION

Le Pacte
5, rue Darcet
75017 Paris
Tél : 01 44 69 59 59
www.le-pacte.com

RELATIONS PRESSE

Stanislas Baudry
34, boulevard Saint-Marcel
75005 Paris
Tél. : 06 16 76 00 96
sbaudry@madefor.fr

Matériel presse téléchargeable sur www.le-pacte.com

LE PROJET MUSICAL INNA DE YARD

SYNOPSIS

Sur les hauteurs verdoyantes de Kingston, des légendes du Reggae se retrouvent pour enregistrer un disque. Plus de trente ans après leur âge d'or, ils s'appêtent à repartir en tournée à travers le monde. INNA DE YARD raconte l'aventure humaine de ces chanteurs qui, en plus d'incarner un genre musical mythique et universel, font vibrer l'âme de la Jamaïque.

Inna de Yard est un collectif de chanteurs de reggae légendaires, qui ont uni leurs talents pour remonter aux sources de leur musique à travers un album exceptionnel, enregistré en acoustique et en plein air. Inna de Yard – littéralement « in the yard » – signifie « dans la cour ». C'est là qu'ont vu le jour et se sont développées des musiques jamaïcaines tels que le ska, le rocksteady et, bien sûr, le reggae. La cour où les vingt musiciens se sont retrouvés durant quelques jours pour enregistrer ce disque extraordinaire n'est autre que la terrasse d'une maison perchée sur les hauteurs de Kingston, au cœur de la luxuriante nature jamaïcaine. L'album regroupe des interprètes mythiques tels que Ken Boothe, Kiddus I, Winston McAnuff, Cedric Myton (le leader des Congos), les Viceroyes, Horace Andy et Judy Mowatt, ainsi que les espoirs des plus prometteurs de la nouvelle génération reggae, représentée par Jah9, Var, Kush McAnuff et Derajah. Ils ont ensemble revisité les titres phares de leur répertoire dans une orchestration acoustique comprenant un piano, une basse, une guitare sèche et un ensemble de percussions traditionnelles nyabinghi rasta. Quelques cuivres et un accordéon sont venus compléter l'ensemble. Les bruits imperceptibles de la nature jamaïcaine associés aux sonorités si particulières de leur musique confèrent à l'album toute sa magie. Le caractère unique du projet repose sur les talents en présence de même que sur l'ambition commune de rappeler au monde l'originalité et la beauté de cette musique, qui tient tout autant de la soul, du gospel et de ses influences américaines que des croyances rastafari. Il rassemble de vieilles gloires de la musique jamaïcaine – véritables légendes vivantes – et la jeune génération, animées par le plaisir de jouer ensemble, de partager et de transmettre, ainsi que le désir de parcourir une nouvelle fois le monde. Alors que le collectif préparait un album avec l'ambition d'en faire le disque référence du genre, il a entamé une tournée internationale dont l'apogée a été un concert à Paris devenu culte, dans la salle comble du Trianon. L'album sortira le 12 avril et Inna de Yard sera en tournée partout en France, dont le 15 juin à l'Olympia.

NOTE D'INTENTION DU RÉALISATEUR PETER WEBBER

« Ayant grandi dans l'ouest de Londres durant les années 1970, j'ai baigné dans le reggae qui était partout. Il y avait là une communauté jamaïcaine importante et bien établie, et le carnaval de Notting Hill – la plus grande manifestation de rue de la capitale – vibrait au son de cette musique. Par ailleurs, les jeunes groupes punk-rock, qui étaient les plus branchés du moment, étaient fascinés par son imagerie et sa musique. Si on était fan des Clash, ce qui était mon cas, il était impossible de passer à côté du reggae. L'inlassable promotion qu'ils faisaient de ce nouveau son vital venu de la Jamaïque, leur tristement célèbre voyage sur l'île en 1978 qui leur inspira la chanson Safe European Home, leurs allusions permanentes à des artistes de reggae – de Prince Far I à Delroy Wilson – ont eu sur moi un impact considérable, au même titre que leurs reprises – de Police and Thieves à Armagideon Time. La chanson Punky Reggae Party, de Bob Marley, rendait hommage à cette union improbable entre l'assaut du noise-rock sur le punk-rock, son précurseur, et les sons mélodieux du reggae. Ma discothèque s'est rapidement remplie d'albums tels que Heart of the Congos, des Congos, ou Electric Dread, de Winston McAnuff. J'ai recherché les quelques films emblématiques ayant capturé l'émergence du monde du reggae, comme TOUT, TOUT DE SUITE et ROCKERS. Le monde qu'ils dépeignaient semblait exotique, dangereux et plein de vitalité. Comme dans toute révolution musicale, la vigueur et la force du genre ont fini par s'émousser et d'autres formes de musique, comme le dancehall, l'ont supplanté. Mais il ne s'est jamais éteint. Une nouvelle génération de fans a découvert les airs classiques et les interprètes des années 1970, et a entretenu la flamme du reggae. Vieil admirateur de cette musique, c'est avec enthousiasme que je me suis récemment rendu en Jamaïque pour rencontrer certaines de mes idoles de l'époque, en pleine forme et toujours en activité. L'excitation d'approcher ces musiciens, d'écouter leur récit des tout débuts, quand la

scène en était à ses balbutiements, de la façon dont ils ont survécu aux années de vaches maigres qui ont suivi, puis de leur come-back, au cours de ces dernières années, a été très inspirante. Il était tout aussi passionnant de faire la connaissance d'artistes reggae de la nouvelle génération, des jeunes dont l'impertinence n'enlève rien au respect qu'ils ont pour leurs aînés et qui sont fiers d'apporter une touche de modernité au genre. Il m'a paru évident qu'il y avait là matière à faire un documentaire fascinant, qui suivrait les plus charismatiques de ces personnages, retraçant les hauts et les bas de leur vie. Issus des bidonvilles ou de régions rurales, ceux-ci ont fui la misère pour aller faire le tour du monde. Les anciens, que j'écoute et admire depuis des années, ont survécu à des maisons de disques véreuses, aux gangs de rue, à de violentes luttes politiques et, à l'aube de leur septième décennie, ils ont des histoires à nous raconter – qui font tour à tour froid dans le dos et chaud au cœur. Ils n'en ont plus pour très longtemps à vivre et ce fut un privilège de les rencontrer avant qu'ils ne rejoignent le paradis promis par leur religion, le rastafarisme. Quant aux jeunes, il était difficile de ne pas se laisser emporter par l'exubérance débridée de leur musique, le pouvoir de leur voix, leur conscience politique et les histoires qu'ils ont eux aussi à raconter. En résulte un film bâti autour de ces personnalités étonnantes, le portrait d'une île et d'un peuple singuliers. BUENA VISTA SOCIAL CLUB, un des films musicaux les plus réussis et les plus populaires de ces dernières années, s'intéressait à la musique de Cuba, non loin de la Jamaïque. La musique est ici aussi forte et les personnages de la même trempe que ceux du film de Wim Wenders. Ce projet très personnel m'a rempli d'enthousiasme et de passion. Il m'a ramené à l'adolescent que j'étais autrefois – un gamin qui économisait son argent de poche pour aller dénicher les derniers sons jamaïcains sur All Saints Road. »

P. Webber

LES PERSONNAGES

L'ancienne génération de musiciens que nous avons filmé a un parcours incroyable – d'une enfance difficile et pauvre à un succès précoce sur la scène musicale très compétitive des années 1960-70, puis à de longues années noires marquées par la misère lorsque leur musique est passée de mode. Par un heureux retournement de situation au cours des dernières années, leur carrière a connu un nouveau souffle et, alors qu'ils approchent du crépuscule de leur vie, le public les redécouvre et les acclame de nouveau. Ces personnages ont aussi eu leur lot de drames familiaux – des violences et des morts révélatrices de la dureté de leur environnement. Bien qu'il s'agisse d'un film musical, nos personnages constituent le cœur même du film. Des gens charismatiques, brillants et souvent excentriques, qui ont mené une vie fascinante dédiée à leur art. Le film met également en lumière certains membres de la jeune génération de musiciens, qui veulent perpétuer les traditions et l'influence de leurs aînés.



KIDDUS I, le rebelle

Dandy rasta, mystique, poète et rebelle, Kiddus I se promène dans la vie avec un flegme très britannique. Ce séducteur métisse aux yeux bleus et à la voix suave connaît la célébrité en 1976, grâce à une scène légendaire du film culte ROCKERS, pour lequel il réenregistre sa chanson Graduation in Zion. Le New York Times le qualifie alors de « l'une des trois plus grandes voix du reggae ». Bob Marley le baptise « Doctor Feel Good » en raison des quantités de ganja qu'il amène au studio, ainsi que de sa parfaite connaissance de cette plante. Le nom rasta qu'il se choisit signifie « le bienheureux » en amharique (langue parlée en Éthiopie). Mais il a une âme de rebelle. Tenté un temps par la révolution armée, l'artiste prend part, à la fin des années 1970, au mouvement pour la paix entre les deux grands partis politiques du pays, le JLP et le PNP, opposés depuis des décennies dans un violent conflit. Il choisit finalement la musique pour changer les esprits et les cœurs. Il y a selon lui trois façons de chanter : « Non projeté, plus ou moins projeté, et projeté ». Il entend par « projeté » : être porteur d'un message, dans une démarche mystique de quête de l'unité. Les prises de position politiques que Kiddus I assène durant ses concerts ne sont pas du goût de tout le monde et, malgré son talent prodigieux, il disparaît peu à peu de la scène jamaïcaine. Probablement trop anticonformiste, trop dévoué à sa cause, ce hippy révolutionnaire sera sans doute passé à côté d'une immense carrière, digne des plus grands. Son retour sur scène est une bénédiction pour les mélomanes.



KEN BOOTHE, le « parrain »

Ken Boothe est le « parrain » de la musique jamaïcaine : son statut fait de lui une autorité de la scène reggae, où il est reconnu par ses pairs comme le dépositaire de l'histoire de cette musique, la référence, ainsi que l'un des chanteurs phares du genre. Sa maison est un véritable temple de la musique jamaïcaine. Surnommé « Monsieur Rocksteady » par le légendaire Clement Seymour Dodd, alias Sir Coxson, il cultive son image de crooner, en particulier auprès de son public féminin, et n'adopte jamais le style rasta. Son soutien au mouvement n'en demeure pas moins indéniable, comme en témoignent le grand nombre de ses chansons classées en tête des charts durant les années 1970. Ken Boothe est originaire du quartier de Denham Town – l'un des sommets du

triangle d'or du reggae, avec Trenchtown et Jones Town. C'est dans ces quartiers populaires qu'ont grandi les plus grands artistes de l'île : Bob Marley, Peter Tosh, Bunny Wailer, Jimmy Cliff ou Gregory Isaacs. Les qualités vocales de Ken Boothe sont impressionnantes et ses dons d'imitateur souvent comparés à ceux de Wilson Pickett. Précoce, il est repéré dès l'adolescence alors qu'il chante dans la rue. Il devient le protégé de Coxson, qui le signe sous son label, Studio One. À dix-huit ans, il est numéro un en Jamaïque. À vingt-six ans, sa musique se hisse au sommet des charts anglais. Ses succès sont joués dans les sound systems les plus branchés et il fréquente bientôt les artistes et les groupes qu'il admire depuis toujours : Delroy Wilson, les Wailers, les Gaylads ou Rita Marley. Ken Boothe accède à un statut international en travaillant sous la direction du grand compositeur Lloyd Charmers. En 1974, il sort *Everything I Own* (reprise du groupe Bread), chez Trojan Records, qui est numéro un pendant six semaines au UK Singles Chart. La reprise qu'en fait Boy George, en 1987, connaît elle aussi un succès mondial. Le groupe britannique UB40 reprend plusieurs de ses chansons dans ses albums *Labour of Love*, et en 1995, il fait équipe avec l'inclassable Shaggy pour une nouvelle version de *The Train Is Coming*, figurant sur la bande originale du film *Money Train*. Son tube *Artibella* est repris en 2013 sur l'album *Reincarnated* de Snoop Dogg, sous le titre *La La La*. Ken Boothe s'illustre avec autant d'aisance dans le ska et le rocksteady que dans le reggae. Quoique n'ayant pas participé à l'essor du dancehall, au milieu des années 1980, il ne cesse d'enregistrer et se produit encore aujourd'hui sur les scènes du monde entier. Comptant une vingtaine d'albums à son actif, Ken Boothe est décoré de l'ordre du Mérite en 2003, pour sa contribution à la musique jamaïcaine. Depuis maintenant plus de cinquante ans, sa voix puissante et enivrante fait de lui un des artistes clés de sa génération.



CEDRIC MYTON, leader des Congos

Cedric Myton est une figure emblématique des débuts du reggae. Il connaît le succès avec l'album culte *Heart of the Congos*, qu'il enregistre avec son groupe, les Congos. Ce chanteur mystique reste fidèle à ses origines familiales : il vit modestement sur la côte de la baie de Old Harbour, dans une maison qu'il rénove lentement depuis dix ans, sur le terrain où il est né en 1947, entre l'église et le commissariat de police. Au milieu de sa petite cour, il entretient une dizaine de ruches, comme son père et son grand-père en leur temps. Marié depuis plus de quarante ans et père de

onze enfants, il passe son temps entre New York, Londres et Kingston. En 2002, il est expulsé des États-Unis après avoir été arrêté en possession de ganja – connue des rastas sous le nom d'« herbe de la sagesse ». Bien qu'il soit souvent associé aux Congos, son groupe mythique, sa carrière musicale commence bien avant la formation de ce trio vocal : dans sa jeunesse, il chante pour l'Église adventiste du septième jour, ainsi que lors du carnaval de Junkanoo. En 1965, il monte son premier groupe, les Tartans, aux côtés de Devon Russell, Lindburgh Lewis et Lincoln Thompson. En 1974, il crée les Congos, aux côtés de Roy Johnson et Derrick « Watty » Burnett, dont le timbre de baryton contrebalance à merveille sa voix de fausset. Le premier album du groupe, *Heart of the Congos*, avec aux chœurs Gregory Isaacs, est une œuvre majeure des débuts du reggae, une performance mystique tout à fait inspirée. La sortie de l'album est toutefois limitée en raison d'une dispute entre le producteur Lee Perry et le label Island Records de Chris Blackwell, qui leur préfère Bob Marley. Certains affirment que les Congos auraient eu peu de publicité pour ne pas faire ombre à Bob Marley. L'album *Heart of the Congos* figure toujours à la quarante-sixième place du top 100 des meilleurs albums des années 1970, toutes catégories confondues, du site Pitchfork (entre *Call Me*, d'Al Green, et *More Songs About Buildings and Food*, de Talking Heads).



WINSTON McANUFF, « Electric Dread »

Fils d'un pasteur inflexible, Winston McAnuff doit son surnom d'« Electric Dread » à ses performances scéniques magnétiques et à sa manière de danser tel un pantin possédé et désarticulé. Il n'obtient que tardivement la reconnaissance publique, au cours de ces dix dernières années. Winston McAnuff est baptisé du nom de son grand-père irlandais, ayant immigré en Jamaïque à la fin du XIXe siècle pour devenir maître d'esclaves, en charge d'une douzaine d'entre eux. « Filiation pour le moins difficile quand on est un rasta à la peau très noire qui voit un signe

mystique dans chaque chose », déclare McAnuff en éclatant de rire. Cette personnalité franche et charismatique incarne de nombreux paradoxes, tout comme la Jamaïque, où il vit, qui est bien plus complexe qu'elle n'y paraît. Né dans les collines du centre de l'île en 1957, Winston McAnuff, comme nombre d'artistes jamaïcains, apprend à chanter à l'église – la sienne ayant été bâtie par son père. Adolescent, il écrit la chanson Malcolm X, qu'il parvient à placer sur l'album de Dennis Brown, Visions of Dennis Brown. Mais la forte concurrence régnant à l'époque l'empêche de percer. Durant les années 1980, il tente sa chance au Japon avec son frère Tony, batteur, qui a épousé une Japonaise et s'est installé au pays. Tous deux fondent une société d'import-export automobile avec la Jamaïque. Par ailleurs, McAnuff se rend souvent à Miami pour traiter avec un parrain jamaïcain spécialisé dans l'immobilier. À cette époque, il apparaît dans un épisode de DEUX FLICS A MIAMI, dans lequel des Japonais congèlent un faux Bob Marley ! Il se voit interdit de séjour aux États-Unis pour possession de ganja, ce qui met fin à ses fréquents voyages dans ce pays. Alors qu'il rencontre enfin le succès dans les années 2010, son fils, également musicien, est brutalement assassiné en août 2012. Il met des mois à s'en remettre et c'est la musique qui le sauve. Il compose de magnifiques chansons inspirées par ce drame. Son album A New Day connaît un franc succès en France et il tourne dans différents pays d'Europe, d'Afrique et d'Amérique latine. Winston McAnuff est le premier artiste jamaïcain à décrocher une nomination aux Victoires de la musique. Ce succès récompense un personnage incroyablement enthousiaste, généreux et optimiste.

VAR, descendant des Marrons

Var passe son enfance sur les collines de Portland. Ses grands-parents l'élèvent loin de la frénésie de Kingston, dans le village de Moore Town, au cœur des terres des Marrons. Dans la tradition orale, c'est là que se serait réfugiée la reine Nanny des Marrons. Cette esclave, élevée au Ghana, conduisit la rébellion des « Nègres marrons » et obtint la libération de son peuple ainsi que quelques hectares de terre. Depuis ce temps, la région jouit d'une sorte d'indépendance unique en Jamaïque et est toujours régie par le « chef des Marrons ». Var puise son inspiration dans cette filiation rebelle et fière. Il chante à la manière d'un souffrant, comme s'il exorcisait la douleur de son peuple, opprimé pendant des siècles. « Pour moi, c'est de la soul music, c'est la musique qui vibre au plus profond de mon âme. J'exprime simplement ce que je ressens à l'intérieur. » Porté par la force de cet héritage, Var fait partie des leaders de la nouvelle génération jamaïcaine, qui entend revenir à une musique acoustique et organique. Il apporte au collectif une voix différente – soul, pop et reggae –, ainsi qu'une vision moderne de son pays, qu'il dépeint à travers ses chansons.

JAH9, rasta spirituelle et militante

Jah9 est une rasta rebelle et fière de son identité noire, qu'elle défend avec le poing levé, ou même « au nez de son oppresseur », comme elle le chante dans son morceau Babylon. Elle parvient à s'imposer dans un pays critiqué pour sa misogynie, où peu de femmes ont réussi à faire carrière dans la musique. Auteure, poétesse et chanteuse, elle se fait remarquer lors de soirées de dub poetry, à Kingston, avant d'embrasser une carrière musicale dont le succès ne cesse de grandir. Née Janine Cunningham, fille de pasteur, elle se convertit à la religion rasta et au culte de Sélassié Ier, dernier empereur d'Éthiopie, durant son séjour à l'université des Indes occidentales de Kingston, en 1991. Cette révélation inspire son art (« Je chante pour le roi »), mais ne l'empêche pas pour autant de reprendre Nina Simone et Billie Holiday dans des bars de Kingston. Jah9 est une « princesse rasta », avec une forte personnalité et un caractère bien trempé. Cette militante à la langue acérée évoque la condition des femmes dans le monde, plaide pour la légalisation de la ganja et se plaît à répéter que l'Afrique est à la fois son pays de naissance et son lieu de prédilection. Sa spiritualité est au centre de sa vie – elle est aussi professeure de yoga – comme de son message. Jah9 s'implique par ailleurs dans l'action sociale, soutient des associations et se mobilise publiquement pour certaines causes. Sa carrière musicale décolle en 2013 : elle enregistre deux albums de reggae moderne « new roots » diffusés à l'échelle internationale. Elle joue en Europe, aux États-Unis et en Afrique. Jah9 est la plus populaire des nouveaux venus de la scène reggae de ces dernières années.

Peter Webber, réalisateur

Longs-métrages

LA JEUNE FILLE À LA PERLE, avec Scarlett Johansson et Colin Firth marque le début de la carrière de réalisateur de Peter Webber au cinéma. Le film a reçu de nombreuses distinctions dont trois nominations aux Oscars, deux nominations aux Golden Globes, et dix nominations aux BAFTA. Dino de Laurentis a choisi Webber pour diriger HANNIBAL LECTER : LES ORIGINES DU MAL. Basé sur le roman de Thomas Harris, avec Gaspard Ulliel, Gong Li et Rhys Ifans, ce prequel décrit la jeunesse d'Hannibal Lecter, au moment où il devient progressivement un tueur en série. En 2012, Webber retourne sur grand écran avec le drame de la seconde guerre mondiale CRIMES DE GUERRE, avec Tommy Lee Jones. Il a également réalisé pour Netflix PICKPOCKETS.

TV

En télévision, il a dirigé Simon Russel Beale dans le rôle de Franz Schubert. Il a aussi exploré la contre-culture des manifestants routiers vivant dans des tunnels dans UNDERGROUND. Ses quatre mini-séries MEN ONLY ont suscité une grande controverse pour leur représentation très franche et choquante du côté obscur de la sexualité masculine. En 2016, il a dirigé les mini-séries TOUTANKHAMON, avec Sam Neill.

Documentaires

Webber est un réalisateur de documentaire primé. Il a réalisé plusieurs programmes pour la BBC à propos de la musique classique sur des enfants prodiges, des maestros ou encore des grands compositeurs comme Richard Wagner. Il a aussi réalisé plusieurs documentaires sur la science populaire avec des sujets comme la vie sous-marine, des crash-test avec mannequins... En 2009, il a voyagé dans l'Amazonie colombienne pour filmer la tribu Macuna dans un documentaire appelé THE SAND AND THE RAIN. Pendant deux ans, il a été le directeur créatif de la fête nationale du Qatar. Il a aussi réalisé plusieurs documentaires comme FOR THE LOVE OF BOOKS qui a remporté le grand prix au festival du film de Sarajevo, et qui a également reçu le prix Grierson en 2012 pour le « meilleur documentaire historique ». Il a récemment réalisé TEN BILLIONS et co-dirigé le documentaire sur la vie sauvage : UN NOUVEAU JOUR SUR TERRE.

LISTE TECHNIQUE

RÉALISATION UNE COPRODUCTION

PETER WEBBER
BORSALINO PRODUCTIONS
WAG PROD
WAGRAM FILMS
CHARADES
VALDÉS

AVEC LA PARTICIPATION DE EN ASSOCIATION AVEC ET LE SOUTIEN DE

LE PACTE
SOFITVCINE 5
LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE
LA SACEM
LE CENTRE NATIONAL DU CINÉMA
ET DE L'IMAGE ANIMÉE

DÉVELOPPÉ EN ASSOCIATION AVEC IMAGE SON MONTAGE

DIRECTEURS DE PRODUCTION COPRODUIT PAR PRODUIT PAR

DEVTV CINE4
BERNARD BENANT
DELROY JOHNSON
GILES GARDNER
ÉRIC SALEMI et PAUL ISERENTANT
YANN LEGAY
LAURENT BAUDENS
LAURENT FLAHAULT
GAËL NOUAILLE
CHARADES
LE PACTE

VENTES INTERNATIONALES DISTRIBUTION FRANCE

